

## Debout dans le vertige

par Pierre Pelot

Car sur Bankgreen tout a une raison.

Une raison d'être, de vivre, et surtout, sans aucun doute, de mourir. Mourir.

La mort est l'hôte premier de Bankgreen, et son mystère inévitable, incontournable, son attraction fascinante enveloppant inexorablement de sa tourmente les choses et les êtres, voyageuse infatigable qui parcourt tous les chemins de Bankgreen, dans toutes les directions, à travers ses saisons Sommeil et Éveil. La mort comme une frontière, une frontière encore, une de plus, séparant les territoires improbables de ce monde quelque part en glissade sur une des harmoniques de l'univers perceptible. Perceptible pour les passagers de ce monde, en tous cas. Et la question qui n'en finit pas de courir de part — de part *et d'autre*, parfois ? — cette frontière mouvante, la question est de savoir quel outre monde se niche après le passage.

Car sur Bankgreen, ne cessera-t-on de vous le dire, tout a une raison.

Car sur Bankgreen, peut-être, aussi, tout ce qui vit est question.

à quelque niveau que se situent et existent ses habitants. Tous. Ce monde-là, qui en vaut bien des centaines de milliards d'autres, semés dans tous les recoins et réseaux de la mémoire consciente des gens que nous sommes, vous comme moi, comme le conteur de cette histoire qui attend de naître à l'affût derrière quelques pages de garde. Tous, qu'ils soient Digtères ou Arfans que la guerre, on pourrait croire, jette de tous temps les uns contre les autres ; qu'ils soient Shores, esclaves dont tous profitent ; qu'ils soient êtres-mémoires dont le rôle est de se souvenir, au service de qui les emploie — et dont la mémoire pourtant n'a jamais su fouiller suffisamment creux et profond pour trouver les racines, le semblant d'une explication et encore moins d'une réponse à la pire des questions. Qu'ils soient, par-delà les Brumes d'Okar, les gnomes et les Grands Rats conducteurs et nautes du *Nomoron*, vaisseau unique navigant sur l'unique océan depuis... depuis quand ? à bord duquel vit Silmar l'Hunum, le tricente, chevauchant des centaines de cycles en attente du dernier affrontement de choc avec la vérité... peut-être la vérité.

Tout est question même pour les Runes bleues Volantes.

Sur Bankgreen la mauve et noire, à travers les brouillards qui interdisent la vue au-delà de l'intro-vue, va Mordred le cueilleur de mort, qui saura voir l'échéance à venir de ceux qu'il croise sur son chemin, et leur proposera donc en service de les en soulager d'un revers de lame et d'une rapide décapitation... va Mordred, à travers le monde, en marche vers un but connu de lui seul, lui seul sachant peut-être de qui il est le maître et de qui il est le serviteur, à son insu, de qui il est la main et de qui il est l'esclave sans réelle conscience personnelle, sous l'armure. Mordred le dernier de la caste des varaniers, personnage de fer, montant son grand varan avec qui il vit en quasi symbiose...

Ce voyage du dernier varanier survivant de tout un cycle de guerres mercenaires, dont nul ne sait ce qui se cache sous le heaume, derrière la fente noire du regard noir tranché dans le métal, est l'épine dorsale de ce récit de bruit et de fureur dont les couleurs, quand elles jaillissent, ne vous laissent que brûlures et éblouissements. Un voyage à travers la possibilité des mondes de l'univers. Maître guide Thierry Di Rollo, avec les mots qui sont ses outils et qu'il manie, manipule, dont il use en orfèvre, pour un récit caracolant de conserve avec ses personnages, à la fois fleuve et torrent, qui sait claquer à coups secs aussi bien que dérouler sa vague comme un raz de marée.

Raconter ce qui pourrait parfois s'enfuir et se cacher dans les méandres de l'irracontable, la chose n'est pas aisée, assurément. Comment tenter l'aventure narrative, d'une manière adaptée à ce monde hors normes qu'elle raconte et traverse et parcourt, ce monde et ses occupants, et qui plus est de leur vision des réalités qui le composent ? Comment ? Raconter à travers la somme de tous ces écueils prévisibles dressés sur le chemin...

Thierry Di Rollo l'a fait et y est parvenu avec une rare force évocatrice — avec ce qui fait qu'on entre dans ce monde à sa suite sans plus pouvoir s'éloigner de ses pas, ni davantage revenir sur les vôtres pour quelque tentative de fuite en arrière et de retour à la maison. Il n'est possible que le suivre de l'avant, lui et Mordred dans son armure étincelante, à travers monts et vaux de Bankgreen et ses brumes éclaboussés de sang... Marcher et vivre une succession de tentatives désespérées vers la compréhension qui ne peut déboucher que sur le mystère infini fondamental, au carrefour des règles du jeu, des règles inventées et composées et au mieux adaptées aux pérégrinations cycliques de la vie.

Sur Bankgreen.

Car sur Bankgreen, tout est raison.

Une raison qui pousse inéluctablement, sans doute viscéralement, à déployer les joutes du pouvoir et à nommer, au cœur du vide, quand les dieux n'ont pas trouvé leur place ni leurs rôles, ce qui ne se révélera n'être que leurs ombres, sans différence fondamentale au fond, des ombres d'aussi terrible facture.

Poussez la page et entrez dans Bankgreen, où Di Rollo magistralement, inéluctablement — l'inéluctable est un mot à sa place ici — vous emmène, ouvrez les yeux et regardez ce qu'il vous montre, entendez ce qu'il vous révèle quand il écarte les pans brumeux de l'incompréhensible, ne vous écartez pas de sa trace, sous peine de vous perdre et de mourir, à ce roman sans aucun doute. Inéluctablement.



## **BANKGREEN**

de **Thierry Di Rollo**

**368 pages – 20 €**

**978-2-84344-102-8**

**En librairie le 10 février**